



HAL
open science

Faire l'expérience du tournant climatique : l'architecture est-elle un levier potentiel ?

Mathias Rollot

► To cite this version:

Mathias Rollot. Faire l'expérience du tournant climatique : l'architecture est-elle un levier potentiel ?. Au tournant de l'expérience. Interroger ce qui se construit, partager ce qui nous arrive, 2018. hal-01851273

HAL Id: hal-01851273

<https://hal.science/hal-01851273>

Submitted on 20 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

XII

Faire l'expérience du tournant climatique : l'architecture est-elle un levier potentiel ?

MATHIAS ROLLOT

Il convient de s'entendre sur ce fait que, contrairement à ce qu'il est habituel d'entendre à ce sujet, la catastrophe écologique n'est pas pour demain. Elle n'est pas de l'ordre du probable ou du potentiel, ne constitue nulle spéculation de la communauté scientifique, pas plus qu'elle n'est le fruit des élucubrations catastrophistes des auteurs écologiques de notre temps. Non, la catastrophe écologique, en vérité, a déjà eu lieu. Elle n'est pas pour demain, elle était avant-hier. Hier déjà, en effet, pouvaient déjà être mesurées ses conséquences. Ainsi est-il d'ores et déjà possible, pour des scientifiques de renommées internationales comme le biologiste américain Paul R. Ehrlich, de parler de sixième extinction de masse des espèces¹. Le réchauffement climatique – qui a clairement été rattaché aujourd'hui aux activités humaines –, mais aussi la surpopulation et la surconsommation ont conduit à une surexploitation des milieux qu'il n'est plus question aujourd'hui de démontrer. Chaque année recule « l'Earth Overshoot Day », tant et si bien que, selon un récent article du très sérieux journal *Nature*, il nous reste trois ans seulement pour « sauvegarder notre climat² », 2020 devenant le « point de bascule » climatique global³. Alors que nous commençons à peine à mettre des mots sur le phénomène, la situation s'accélère, empire.

1. Gerardo Ceballos, Paul R. Ehrlich *et al.*, « Accelerated modern human-induced species losses : Entering the sixth mass extinction », *Science Advances*, vol. 1, n° 5, 19 juin 2015.

2. Christiana Figueres *et al.*, « Three years to safeguard our climate », *Nature*, 28 juin 2017.

3. Potsdam Institute for Climate Impact Research, Stefan Rahmstorf et Anders Levermann, « 2020 : The climate turning point », 2017, rapport de recherche disponible en ligne, <<https://newclimate.org/2017/04/10/2020-climate-turning-point/>>.

I. S'INTERROGER SUR LA CAPACITÉ ARCHITECTURALE DANS UN MONDE POST-CATASTROPHIQUE

L'axiome initial du présent article est que la grande responsable de notre incapacité à réagir est l'*expérience humaine* – grande absente de ce phénomène global⁴. Comment en effet percevoir la crise environnementale à l'œuvre? Qu'il s'agisse ou non d'avoir la preuve de quoi que ce soit (car c'est aussi le rôle de « l'expérience » – au sens scientifique du terme –, que d'aider à démontrer quelque chose), il semble que la catastrophe soit survenue, et pourtant, nous n'avons pu « en faire l'expérience ». Au contraire, l'observation de l'évolution sociétale de ces dernières années a montré une grande inertie, une quasi-immobilité face à la nécessité absolue qui s'impose pourtant à l'humanité. Là où l'expérience aurait pu nous aider à réagir par le biais d'un traumatisme créateur, pour transformer nos comportements et nos valeurs, nos habitudes et nos vies, nous restons incapables de comprendre ce qui advient. C'est de la sorte qu'il est possible de lire l'interrogation de Chris Younès et David Marcillon ouvrant le dernier numéro de la revue *Philotope* :

Il faut huit mois à l'humanité pour consommer toutes les ressources naturelles renouvelables que la Terre peut produire en un an. *Comment imaginer* cette monstruosité avec ses injustices, bouleversements et crimes associés⁵?

Véritablement : comment imaginer? Ou, mieux encore : *comment réaliser*, même, intégrer, digérer, prendre note, accepter et faire avec ce qui est advenu au fil des années? Voilà la question avec laquelle nous restons bloqués en tant qu'individus n'ayant pu faire l'expérience de la catastrophe climatique survenue.

Comment alors développer un *sentir* de ce tournant à l'œuvre? Si *infra-liminaire* et *supra-liminaire*⁶ qu'il soit, le changement climatique doit pouvoir être représenté par la culture pour être compris

4. Cet axiome initial se fonde notamment sur les conclusions historiques proposées par les philosophes de Günther Anders et d'Hans Jonas. Voir notamment à cet égard : Günther Anders, *L'obsolescence de l'homme*, Paris, L'encyclopédie des nuisances, 2002, t. I; et Hans Jonas, *Le principe responsabilité*, Paris, Flammarion, 1990.

5. Chris Younès et David Marcillon, « Edito », *Philotope*, n° 14 (« MaT[i] erre[s] »), 2017, p. 5 [je souligne].

6. Cf. Günther Anders, *L'obsolescence de l'homme*, Paris, Fario, 2011, t. II.

et travaillé pour ce qu'il est, pour être perçu et toucher l'être non seulement en termes de rationalité, de chiffre et de démonstration, mais aussi en termes émotionnels, symboliques, existentiels. Depuis les années 1970, de nombreux médias tentent de sensibiliser le grand public à ces questions : des revues (*La gueule ouverte*, premier magazine écologique français, est fondé en 1972), des dessins animés (*Nausicaä de la vallée du vent* d'Hayao Miyazaki date de 1984), des documentaires (de Yann-Arthus Bertrand à Al Gore, les années 2000 ont été florissantes à ce sujet), des livres, des expositions et installations artistiques, etc. Tout est bon pour essayer de faire voir au plus grand nombre l'invisible climatique et ses conséquences possibles. À ce point, il est possible de s'interroger : quel rôle positif a pu jouer l'architecture au sein de cette mobilisation des arts et de la culture pour sensibiliser aux bouleversements climatiques à l'œuvre ? Ces dernières années ont surtout vu apparaître les modes désastreuses de la végétalisation mensongère des façades et des toitures, des fausses promesses d'une agriculture urbaine peu durable, du simulacre d'écologie créé par les façades en revêtements bois apposées sur la construction en béton, bref, c'est de l'émergence d'un ensemble bariolé de *green washing* plus décomplexé que jamais qu'il est question. Rien de bien enthousiasmant donc, *a priori* en termes d'architecture « écologique ». Il y a, bien sûr, des formes d'architectures écologiques qui ne soient pas des simulacres et des « arnaques » contreproductives d'un point de vue environnemental. Architectures technophiles ou technocritiques, capitalo-solubles ou décroissantes radicales, expertes ou vernaculaires, peu importe : l'architecture, c'est certain, a évolué de façon spectaculaire avec la venue de la transition paradigmatique en cours. Ce n'est pas là toutefois l'objet de notre article. Ce dernier vise plutôt à faire état des manières par lesquelles l'architecture pourrait aider à faire prendre conscience de la situation écologique de ses contemporains. Il cherche à dire en quoi penser que l'architecture peut constituer une *expérience* capable de « faire tournant », capable d'aider à faire voir la réalité d'ores et déjà transformée du monde post-catastrophique que nous vivons. L'architecture a-t-elle donc la capacité de nous aider à sentir l'urgence de la situation ? Encore faudrait-il, nous répondra-t-on à raison, définir avant toute chose, ce qu'entendre par « architecture ». En effet, outre que son *indéfinition*⁷ puisse être créatrice, l'architecture est-elle projet ou objet, discipline ou matière,

7. Benoit Goetz, Philippe Madec et Chris Younès, *Indéfinition de l'architecture*, Paris, La Villette, 2009.

formation, métier ou action? Nous tenterons de le dire : quelle que soit la réponse donnée à ce questionnement, semble apparaître « la capacité expérimentielle » de l'architecture.

II. L'ARCHITECTURE, SES DÉFINITIONS ET POTENTIALITÉS PROPRES

En tant que *discipline* tout d'abord, il faut dire à quel point l'architecture peut se révéler être un levier pour représenter les transformations à l'œuvre. Le champ offre des outils pour porter un regard singulier sur le monde autant que pour représenter ce point de vue, constituant de fait un milieu privilégié pour apprendre à voir autrement la Planète habitée autant que pour faire voir les changements que cette dernière subit. Qui, en effet, plus que l'architecte, est directement concerné par la manière dont les établissements dialoguent avec les milieux? Qui est plus directement impacté (si ce n'est l'habitant lui-même) par la façon dont humanités et naturalités s'échangent? Ce n'est pas un hasard si Frank Lloyd Wright interroge dès 1910 l'autosuffisance, les nouvelles mobilités et les relations de l'architecture et de l'énergie aux territoires et si l'Allemand Leberecht Migge propose d'envisager le jardin social comme une alternative verte au capitalisme dès 1918, avec presque un siècle d'avance sur les débats que nous menons aujourd'hui. Pas plus n'est-ce surprenant de voir à quel point les travaux de Buckminster Fuller envisagent, dès la fin des années 1920, des alternatives écologiques aux méga-réseaux modernes et leurs vulnérabilités potentielles, avec, à nouveau, une avance déconcertante sur la plupart des autres méthodes artistiques et scientifiques⁸. C'est que la discipline est un champ privilégié pour poser un regard à la fois critique et prospectif sur l'état des choses, autant que pour transformer ce regard en un objet capable de nourrir l'imagination humaine de lieux fantastiques à habiter.

En tant qu'art de bâtir ensuite, l'architecture est une capacité à projeter des lieux où l'humain peut retrouver un contact avec la nature et faire l'expérience de la déconnexion d'avec les lieux hyperartificiels qu'il vit et subit dans les mégapoles occidentales. Cette expérience sensible, parce qu'elle passe par l'incarné, constitue un moment vécu

8. Sur tout cela, autant que sur les travaux suivant des Smithson, de Steve Baer, Michael Jantzen, Alexander Pike, Michael Reynold ou encore Michel Rossell, voir le très bon ouvrage de Fanny Lopez, *Le rêve d'une déconnexion. De la maison autonome à la cité auto-énergétique*, Paris, La Villette, 2014.

capable de parler à l'être par-delà ses réseaux rationnels et culturels, par-delà ses croyances et son parcours propre. D'une part en effet, toute géométrie est existentielle⁹, et parle à l'individualité dans ce qu'elle a de plus intime et de plus sensible en renvoyant le corps à ses présences actuelles et passées. D'autre part ensuite, parce que la situation charnelle d'être au contact du naturel est une expérience qui dépasse les frontières et les politiques, les époques et les catégories. Plaçant l'humain en face de ce qu'il y a de vivant en lui, elle le confronte éthiquement parlant, en s'affirmant comme une forme de Visage – lévinassien – qui nous place en tant qu'être sensible, empathique et responsable. Ainsi a-t-on souvent pu vouloir dire la capacité qu'a l'architecture à nous faire accéder à la Nature comme *paysage*. C'est sa capacité à nous faire accéder à la Nature comme *altérité capable de nous renvoyer à notre propre éthique* que je voudrais dire ici – ce qui, certainement, est tout différent du paysage dans ses acceptions trop souvent esthétisantes et romantiques¹⁰. Soit, pour le dire en un vocable plus maldinéien, si l'architecture « Ouvre¹¹ », à savoir si elle est capable d'ouvrir l'être à lui-même, c'est aussi peut-être en ce qu'elle ouvre physiquement et symboliquement sur une nature avec qui elle dialogue et dont elle tire son existence même, portant de ce fait l'être la parcourant à s'envisager lui-même face à cette nature qui le confronte en le plaçant face à l'abîme de sa responsabilité. C'est cela aussi dont est capable l'architecture comme art de bâtir face à la difficulté de faire l'expérience du tournant à l'œuvre. Dès lors tout du moins qu'elle est engagée en ce sens et capable de refuser les formes de *junkspace* courantes au sein de la ville contemporaine¹².

En tant qu'ordonnement sociétal maintenant, l'architecture est aussi une forme de contrat social bâti, capable de cristalliser dans la matière les positions philosophiques et politiques d'une communauté.

9. Thierry Paquot et Chris Younès (dir.), *Géométrie, mesure du monde*, Paris, La Découverte, 2005 ; Mathias Rollot, *Critique de l'habitabilité*, Paris, L&S, 2017.

10. Federico Ferrari, *Paysages réactionnaires. Petit essai contre la nostalgie de la nature*, Paris, Eterotopia, 2016.

11. Voir notamment Chris Younès (dir.), *Henri Maldinéy. Philosophie, art, existence*, Paris, Cerf, 2007.

12. Sur les liens ontologiques de l'architecture avec la nature, et pour une critique des manières dont les « junkspaces » contemporains détruisent tant l'architecture que la possibilité de l'habiter, voir notamment Mathias Rollot, « L'architecture, art obsolescent », in *L'obsolescence. Ouvrir l'impossible*, Genève, MetisPresses, 2016, p. 74-83.

En cela, elle traduit l'éthique d'un groupe humain en une esthétique qui n'est pas neutre d'un point de vue écologique. En effet, l'esthétique architecturale est une incarnation d'énergies et de savoir-faire mécaniques ou humains qui ont chacun des incidences écologiques particulières. Et ces choix sont visibles sur l'édifice habité : une brique en terre crue signalera, symboliquement, un travail humain bien différent d'une ossature en acier... En tant que formes de transmissions d'héritages et de valeurs culturelles, ces mises en œuvre choisies ont donc une portée émotionnelle très puissante, capable de mettre en mouvement l'individu d'une manière qui, une fois de plus, dépasse la pure rationalité comptable. Représentation immédiate de sujets politiques, mais aussi premières incarnations du rapport nature-culture d'une société, les filières constructives mobilisées par l'architecture sont à lire en ce sens comme des armes pour mettre en mouvement l'opinion publique sur les questions environnementales¹³. Outil éthico-esthétique efficace, elles sont capables de mobiliser rapidement des territoires en une direction politique donnée en un instant, en ce qu'elles sont des cautions données à des vies et des histoires humaines. Ainsi l'architecture comme choix de société a les moyens d'œuvrer à une explicitation ordinaire et quotidienne des manières qu'a l'humain de travailler *avec* la nature, faisant apparaître, par là, l'indissociabilité de nos sorts respectifs.

L'architecture, enfin, comme action, comme art d'appropriation individuelle des lieux terriens, cette « architecturation » semble à considérer comme une vraie potentialité écologique à l'échelle globale. En effet, s'il est avéré qu'une vraie métamorphose doit survenir dans les institutions¹⁴ et la structuration globale des sociétés occidentales, il n'est pas exclu qu'un changement radical puisse – doive – passer aussi par une révolution dans les pratiques individuelles de chacun. Observés sous cet angle, les détournements, ré-inventions, remises en cycles et revalorisations inventés au quotidien par les individus sont autant de manières de ré-envisager l'architecture, voire de *réarchitecturer*

13. Mathias Rollot, « La ferme de verre à l'épreuve de la notion d'énergie humaine », in Xavier Guillot et Anne Coste (dir.), *Espace rural et projet spatial*, vol. VII : *Transitions énergétiques et ruralités contemporaines*, Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Étienne, 2017.

14. Voir à ce sujet les ouvrages d'Olivier Frérot parus ces dernières années aux éditions Chroniques sociales, dont notamment : *Solidarités émergentes – Institutions en germe* (2015) ; *Métamorphose de nos institutions publiques* (2016) ; *Contribuer à l'émergence d'une société neuve et vive* (2017).

les milieux vers des fonctionnements plus synergiques. Dans toute pratique d'*upcycling*, qui s'actualise de façon discrète dans l'habitation quotidienne des lieux, est à l'œuvre une micro-révolution dans la manière d'appréhender les ressources latentes des territoires habités¹⁵. Chacune d'entre elle s'affiche comme un exemple à suivre pour repenser notre rapport à la ville, à la campagne et à la nature sauvage à toute échelle. Chacune est, à sa manière, fût-elle modeste, mise en place d'une petite partie de la société conviviale¹⁶ qu'Ivan Illich appelait de ses vœux et qu'il nous reste encore à inventer pour ouvrir sur un monde plus sensé¹⁷. « L'architecturation », en se donnant à voir aussi comme une morale ordinaire, pourrait rendre visible la part qu'il incombe à chacun de déplacer. Et travaillerait, donc, elle aussi, de ce point de vue, à faire vivre des formes d'expériences de ce tournant qui se cherche en chacun de nous.

III. METTRE EN PLACE LES CONDITIONS DE POSSIBILITÉ D'UNE ARCHITECTURE BIORÉGIONALE

Quelle que soit la définition que l'on veuille bien en donner, l'architecture a donc bien les moyens d'œuvrer à une meilleure intelligibilité de la situation, à une plus grande sensibilité à ses conséquences, à un sentir accru de ses incarnations et complexités à toutes les échelles – bref, l'architecture est bien un catalyseur expérientiel du tournant paradigmatique à l'œuvre. Pour peu, en tout cas, que l'on accepte de la considérer et de la conduire en tant que telle ! Car, sans surprise, ce n'est pas toute construction, pas tout architecte ni tout habitant qui l'entend en ces termes. Le temps n'est plus au débat, mais à l'action. Et celle-ci est claire, si l'on s'entend du moins sur le fait que l'anthropocène est surtout *capitalocène*, *mégallocène*, *industrialocène* et *occidentalocène* à la fois¹⁸. Or réduire les échelles, s'ouvrir aux autres cultures, retrouver

15. Sur les métabolismes urbains et les questions de recyclage, de latence et de synergie, voir notamment les ouvrages sous la co-direction de Roberto D'Arienzo et Chris Younès parus ces dernières années chez MetisPresses : *Recycler l'urbain* (2014) ; *Ressources urbaines latentes* (2016) ; *Synergies urbaines* (à paraître, 2018).

16. Ivan Illich, *La convivialité*, Paris, Seuil, 1973.

17. Florian Guérant et Mathias Rollot, *Du bon sens*, Paris, L&S, 2016.

18. Voir à ce sujet les travaux et interventions critiques de Christophe Bonneuil, dont notamment Jean-Baptiste Fressoz, Christophe Bonneuil, *L'événement Anthropocène. La Terre, l'histoire et nous*, Paris, Seuil, 2013.

un artisanat sain, et travailler à développer des alternatives au capitalisme ambiant, semblent des voies ouvertes par la question de la *biorégion*. Par « biorégion », il s'agit ici de faire référence au courant *biorégionaliste* nord-américain, dont on pourrait voir en l'écologiste Peter Berg le fondateur. Il ne s'agit donc nullement d'une remise à jour de l'idée de « régionalisme critique » déjà proposée par Kenneth Frampton¹⁹ (ainsi colorée vert par l'ajout un préfixe *bio-* trop à la mode), mais d'une véritable opportunité nouvelle de considérer la discipline architecturale par le biais d'un nouveau corpus de références intellectuelles. Bien que de nombreux autres textes soient parus sur l'idée « biorégionale » depuis lors²⁰, nous synthétiserons ici brièvement quelques-unes de ces potentialités de renouvellement par le biais, d'une part, de l'un de ses articles fondateurs, publié par Peter Berg et Rasmond Dasmann en 1977 dans la revue anglaise *The Ecologist*²¹; et d'autre part, à partir de l'ouvrage monographique de Kirkpatrick Sale consacré en 1985 à cette notion de « biorégion²² ».

L'article originel de Berg et Dasmann, *Reinhabiting California*, propose en substance de considérer que la « réhabitation » nécessaire à toute démarche écologique locale mène nécessairement à un investissement sincère en une « biorégion », qu'il s'agit dès lors de définir, observer et étudier pour mieux la connaître, la respecter et la protéger. Ainsi présentée, l'idée de biorégion met l'accent sur l'humain qui habite des écosystèmes aux interactions complexes et, en même temps, sur la nécessité d'une cohabitation harmonieuse de l'humanité avec toutes les autres espèces. S'affirmant ainsi comme une proposition de philosophie écologique *anti-spéciste*, l'éthique biorégionale semble aussi porter à un décentrement du regard sur la discipline architecturale – en abandonnant l'idée d'un art du construire *par* l'humain et *pour* l'humain (fut-il issu d'une forme de « régionalisme critique » ou attaché à « l'esprit du

19. Kenneth Frampton, *L'architecture moderne, une histoire critique*, Londres, Thames&Hudson, 2006.

20. Série d'ouvrages nourrie jusqu'à nos jours. Citons à titre d'exemple l'important recueil consacré à Peter Berg récemment paru chez Routledge : Cheryll Glotfelty et Ève Quesnel (dir.), *The Biosphere and the Bioregion. Essential Writings of Peter Berg* (Londres, Routledge, 2015) et l'ouvrage du territorialiste italien, Alberto Magnaghi, *La biorégion urbaine. Petit traité sur le territoire bien commun* (Paris, Eterotopia, 2014).

21. Peter Berg et Raymond Dasmann, « Reinhabiting California », *The Ecologist*, 1997.

22. Kirkpatrick Sale, *Dwellers in the land, the bioregional vision*, San Francisco, Sierra Book Club, 1985.

lieu »), au profit d'une architecture définie comme reconfiguration d'une biorégion particulière à destination de l'ensemble des espèces l'habitant. De même, de par la place que cette pensée écologique accorde à la question de la « réhabitation » et du « *living-in-place* », elle tend à ouvrir de nouvelles pistes théoriques et pratiques pour la question de l'*habiter*, capable d'un côté d'ouvrir à d'autres conclusions que celles portées par les analyses métaphysiques et phénoménologiques habituellement convoquées en France sur le sujet, et capable d'un autre côté de résonances fortes avec les questions concrètes posées par la pratique architecturale (dialogue entre architecte et habitant, tension entre culture de l'expert et culture vernaculaire, etc.). Enfin, de par l'idée qu'une biorégion est un sous-ensemble unique de la biosphère, qui se définit par des composantes naturelles (bassins-versants, climats, sols, faune et flore), la théorie mise en place par Berg renverse la vision portée par les courants régionalistes architecturaux traditionnels²³, en affirmant qu'il est non seulement possible, mais aussi souhaitable, d'envisager des régions sur des critères avant tout non-humains (et d'éviter dès lors, bon nombre des dangers de replis culturels inhérents aux visions régionalistes purement anthropiques).

Héritier de la pensée de Peter Berg et de la *Planet Drum Foundation*, Kirkpatrick Sale eut pour sa part le mérite de déployer la notion au sein de la première monographie consacrée au sujet. À cette occasion, il travailla à construire le concept au moyen des thématiques qui étaient alors les siennes (et que l'on pourrait dire appartenant à l'histoire et la philosophie critique des relations entre techniques et sociétés politiques) – enrichissant et précisant de fait la portée de l'idée. Plus d'une dizaine de chapitres construisent l'ouvrage par le biais de problématiques variées, deux seulement seront utilisées pour les besoins de notre propos : l'échelle et la technique. Du point de vue scalaire, tout d'abord, Sale invite à envisager l'intérêt de la décentralisation (politique, culturelle, matérielle...) pour l'ère écologique. Posture issue de ses travaux préalables sur l'échelle humaine²⁴, rejoignant en de nombreux points les travaux d'autres chercheurs comme Kohr, Schumacher²⁵, Illich ou encore, plus récemment dans l'Hexagone,

23. L'histoire du régionalisme en architecture est bien retracée par l'ouvrage Jean-Claude Vigato, *Régionalisme*, Paris, La Villette, 2008.

24. Kirkpatrick Sale, *Human Scale*, New York, Perigee Book, 1982.

25. Ernst Friedrich Schumacher, *Small is beautiful : une société à la mesure de l'homme*, Paris, Seuil, 1979.

Latouche²⁶ et Rey²⁷, la critique que fait Sale de la démesure occidentale pourrait s'avérer stimulante pour l'urbanisme et le territoire. Appelant en effet à une déconstruction des grandes mégalo-poles au profit d'une construction d'un réseau de plus petits systèmes urbano-naturels autogérés, ou argumentant contre les méga-réseaux énergétiques et leur vulnérabilité fondamentale, cette proposition de décentralisation est à mettre en parallèle avec les expérimentations architecturales de la même époque²⁸, autant qu'à comprendre pour notre propre actualité disciplinaire (pensons notamment au récent développement des « collectifs en architecture » et leurs engagements revendiqués comme « alternatifs »). Il suffit d'envisager la manière dont utopies et politiques actuelles mènent à des chantiers comme celui du Grand Paris pour voir en quoi ces postures appelant à une certaine « frugalité d'échelle » fournissent un contrepoint raisonné, critique et stimulant pour nos débats disciplinaires présents.

Du point de vue de la technique ensuite, Kirkpatrick Sale travaille aussi sur la définition d'une éthique biorégionale, cherchant à déterminer en quoi une telle éthique impliquerait nécessairement une sortie de ce qu'il nomme le paradigme « industrialo-scientifique ». En cela, son ouvrage fournit des arguments à qui serait à la recherche d'une architecture mieux harmonisée avec les savoir-faire locaux, les techniques traditionnelles, les filières artisanales d'un lieu, les techniques natives d'une vallée ou d'une côte particulière, les techniques bioclimatiques ou encore « l'énergie humaine²⁹ » en architecture. Le propos porte alors à refuser le développement contemporain d'une architecture écologique uniquement basée sur la norme, la rationalité, le rendement et l'innovation technologique globalisée.

Bien que des points communs existent entre ces potentialités biorégionales pour l'architecture et les propositions de Kenneth Frampton sur le « régionalisme critique » ou de Christian Norberg-Schulz sur le « génie

26. Serge Latouche, *L'âge des limites*, Paris, Fayard, 2012.

27. Olivier Rey, *Une question de taille*, Paris, Stock, 2014.

28. De l'installation expérimentale *Drop City* (1965) aux utopies de Paolo Soleri (1950-1990), mais aussi au regard des recherches de Buckminster Fuller qui suscitent un intérêt croissant jusqu'à sa mort en 1983. À ce sujet, voir Caroline Maniaque, *Go West! Des architectes au pays de la contre-culture*, Marseille, Parenthèses, 2014.

29. À propos « d'énergie humaine » et d'architecture, voir Mathias Rollot, « La Glass farm à l'épreuve de la notion d'énergie humaine », in Anne Coste et Xavier Guillot (dir.), *Transition énergétique et ruralités contemporaines*, Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Étienne, 2017.

des lieux », ces brefs développements font aussi apparaître en quoi il est aussi question de problématiques que n'avaient pas – ne pouvaient pas – envisager ces auteurs à cette époque et avec le corpus de référence qui était le leur. En France, aujourd'hui, des réalisations et postures de bon nombre des membres du collectif AJAP 2014 (Boris Bouchet, Studio 1984, Studiolada et autres) pourraient constituer un joli corpus de référence pour ces théories et propositions biorégionales. Mais l'enjeu n'est pas de vouloir former *ex nihilo* un courant architectural depuis une théorie écologique, pas plus qu'il ne s'agit de coller une nouvelle étiquette, un nouvel « *isme* » à des praticiens ne se revendiquant pas (encore) du terme. Le sujet de cette recherche est plutôt de faire apparaître les façons dont la notion pourrait se révéler stimulante pour qui voudrait transformer sa pratique, sa pensée ou son enseignement de la discipline (et, certes, l'identification d'un corps de réalisation bâti est aussi bien utile à ce sujet). L'espoir, par-là, serait que l'idée sache ouvrir une nouvelle forme d'architecture mieux capable, d'une part, de prendre en compte milieux, échelles et systèmes du vivant vers un monde plus soutenable, et, d'autre part, de renouveler ces capacités expérimentielles de la discipline précédemment évoquées. C'est de la sorte – en transformant les modalités d'exercice, de pensée, d'enseignement et de recherche sur la discipline contemporaine –, que la notion de biorégion pourrait alors nous faire vivre un autre tournant, plus minuscule certes, mais peut-être tout aussi fondamental : celui de la métamorphose radicale de la discipline architecturale, au service de l'urgence environnementale.

